

2  
PAUL MEURICE. — AUGUSTE VACQUE RIE  
(TRADUCTIONS.)

# ANTIGONE,

TRAGÉDIE

DE SOPHOCLE.

Représentée, pour la première fois, sur le Second-Théâtre-  
Français, le 21 Mai 1844.



BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIB.-ÉDITEUR,

RUE DES PIERRES, N° 46.

LE SOIR AU THÉÂTRE ROYAL.

—  
1846

A  
SA MAJESTÉ  
**FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV,**  
ROI DE PRUSSE.

Ses très-humbles et très-obéissants  
serviteurs,

**PAUL MEURICE. — AUGUSTE VACQUERIE.**

La pire de toutes les erreurs où l'on pût tomber à l'endroit des *tragédies* grecques, ce serait de les prendre pour des *tragédies*.

Le public, habitué depuis tant de lundis à entendre accuser le drame moderne de matérialisme et de spectacle, n'a pas dû être médiocrement surpris de toutes les curiosités de la mise en scène antique. Il n'y a personne, en effet, qui puisse moins se passer du théâtre que les Grecs, et les deux jeunes gens qui ont essayé de rouvrir, après deux mille ans, la pensée de Sophocle, croiraient le trahir autrement que comme traducteurs, s'ils ne faisaient remarquer à quel point, outre la diminution que son génie a dû subir pour entrer dans leurs vers, ce qu'on va lire donne peu l'idée de son œuvre. Une pièce grecque ne se compose pas uniquement de la pièce. Impossible de rêver à la lecture ce que c'est que l'*Antigone*. Quand on parlait de thymélé, de proscénium, d'escaliers et d'évolutions du chœur, tout le monde s'attendait à trouver cela singulier, tout le monde a trouvé cela grand. L'exhaussement du second théâtre donne l'idéal et l'harmonie, et il en résulte à chaque moment des groupes superbes où la statuaire achève la poésie. Ainsi, l'entrée du chœur, qui fait songer aux

processions panathénaïques de la frise du Parthénon, les évolutions de la strophe et de l'antistrophe, et entre autres le double éventail du *chœur de l'amour*, — Tirésias et l'enfant assis sur les marches, — Antigone (car ce n'est plus M<sup>lle</sup> Bourbier), embrassant l'autel de Bacchus et se cramponnant aux mains de la foule impassible, — et, pour couronnement, la grande scène de la fin, interprétée par le grand acteur qui a traduit Sophocle aux traducteurs eux-mêmes, — tous ces magnifiques effets qui ont excité des applaudissemens si enthousiastes disparaissent nécessairement du livre. — Il manque donc le double théâtre, il manque la musique. Comment se rendre compte du transport de joie qui saisit les chefs Thébains au moment où Créon effrayé va sauver Antigone, si l'on n'entend pas l'admirable musique qui fera du *chœur de Baccus* une mélodie populaire comme le *chœur d'Euryanthe*? D'un bout à l'autre de la pièce, la musique court dans le drame comme le sang de ses veines, et Mendelssohn complète Sophocle. — Donc, le théâtre, Mendelssohn, Bocage, les costumes composés d'après les mosaïques et sur les savantes indications de M. Charles Magnin, par l'illustre crayon de Louis Boulanger, autant de lacunes dans le livre. Les traducteurs l'avouent sans honte, ils avaient lu *Antigone* et ils l'avaient traduite, qu'ils ne se doutaient pas, même de loin, de l'effet de la représentation. Le lecteur fera donc bien de ne voir dans le présent livre qu'un livret (un merveilleux livret sans doute — dans le texte), mais enfin un livret qui ne peut donner aucune idée de ce qu'on voit à l'Odéon. Les Grecs ont besoin du théâtre, et c'est tout simple. Arrivés les premiers, à une époque où rien n'était exploré encore, et

ayant à faire la reconnaissance du monde, ils ont dû être avant tout frappés de l'extérieur. Ce qu'on voit d'abord d'un homme, ce n'est pas son âme, c'est son visage. De là, une préoccupation naturelle du groupe, du costume et de la pompe. Il y a dans leurs pièces une telle profusion matérielle, que le drame proprement dit devient presque un accessoire. — Et puis, il faut se souvenir que leur tragédie n'était guère, dans l'origine, que l'entr'acte des chœurs, et que, même dans sa plus complète émancipation, il lui resta toujours quelque chose d'une cérémonie. — De tout ceci il résulte que la lecture d'une pièce grecque n'est que la moitié de la représentation, et que, quand les modernes classiques ont si magistralement condamné les décors du drame moderne, ils ont oublié de qui ils prétendaient descendre.

Une chose qui n'a pas dû moins déranger leurs prétentions de filiation, c'a été de rencontrer dans une action aussi touchante et aussi sombre que l'*Antigone* un rôle entièrement comique. La tragédie grecque ne se croit pas obligée de dédoubler la nature, et elle n'évite pas le contraste si fréquent dans la vie du rire et des larmes. Toutes ces figures grotesques ou naïves qu'exile notre théâtre et qui n'ont guère un coin que chez notre grand Corneille, elle leur ouvre sa porte à deux battans. Elle accueille en sœur la bonhomie et la jactance puérile du Chrysale de Molière, qu'elle appelle Pélée dans *Andromaque*, et Iolas dans les *Héraclides*. Elle sourit du matelot de *Philoctète*; des deux bergers d'*OEdipe roi*; de l'esclave bourru qui reçoit Ménélas en Tauride et qui, par compassion, le met à la porte; de l'étonnement de Ménélas quand, quittant une Hélène

sur le rivage, il en retrouve une autre dans le palais ; du portier des *Choéphores* ; de l'Océan, dans *Prométhée* ; du ronflement des Euménides. A chaque pas la comédie et la tragédie se coudoient. Leur fraternité ne se contente pas de partager les pièces et les scènes, il leur faut souvent partager le même homme, comme cet admirable Hercule de l'*Alceste*, si grossièrement glouton et si simplement grand, et comme, dans les *Bacchantes*, le grand prophète aveugle et le fondateur de Thèbes, Tirésias et Cadmus si épiques et si ivres.

Autre chose. De quelles déclamations n'a-t-on pas insulté l'art actuel, sous prétexte de violence et de brutalité ? Tout était perdu. On quittait les saintes études du cœur pour descendre aux bestiales émotions des sens. Pour combien d'esprits superficiels une pièce n'est-elle pas convaincue de mélodrame dès qu'il y a un meurtre ou un cadavre sur la scène ? Or, voici que dans *Antigone*, dont le sujet est le cadavre de Polynice, Hémon, après avoir craché à la figure de son père et avoir essayé de le tuer, se tue. Antigone se pend. Eurydice se poignarde. Ainsi, trois suicides. Quatre cadavres, dont deux restent sur le théâtre une demi-heure. — Et cela partout. — Ajax se tue sur la scène. — Dans les *Suppliantes*, les cadavres des six chefs encombrant le théâtre, mais ce n'est pas assez, Evadné se précipite dans le bûcher. En tout, sept cadavres. La *Lucrece Borgia* de notre grand poète n'avait montré que cinq cercueils. — Le plus hardi des mélodrames n'oserait jamais exploiter l'émotion matérielle avec la millième partie de la sincérité des Grecs. Où la curiosité de la souffrance physique a-t-elle été plus loin que dans la scène où Philoctète, pris d'un accès de son mal, se roule à terre, veut

qu'on lui coupe le pied et crie des mots inintelligibles? — Polymestor vient sur la scène les yeux crevés et hurlant comme une bête fauve. — *Une grêle de sang*, pour parler avec Sophocle, tombe visiblement des yeux rouges d'OEdipe. — Dans le *Prométhée* d'Eschyle, Vulcain enfonce un coin de fer au travers de la poitrine du divin patient. — Dans les *Trachiniennes* de Sophocle, Hercule vient mourir sur la scène dans les contorsions d'un homme qui brûle. — Hippolyte, sanglant et brisé, est rapporté en lambeaux sur le théâtre, et Euripide, au lieu de dissimuler prudemment son agonie comme Racine, en étudie avec la conscience de l'art grec les dernières convulsions. — Voilà, ce nous semble, une certaine brutalité, mais quelle scène approche de cette effroyable scène des *Bacchantes*, où Agavé, dans l'égarément divin, agite en riant la tête de son propre fils, fraîche coupée et toute ruisselante?

Traduire sur la scène la violence et l'horreur, ce n'est rien. Il y a dans l'agonie et dans les convulsions quelque chose de grand qui se rapporte encore à l'opinion que les poétiques se sont faite du théâtre grec; mais la sincérité que mettent les poètes anciens à étudier ces catastrophes lugubres, ils la mettent également à étudier les plus vulgaires détails de l'infirmité humaine. La familiarité est tout le théâtre grec. — Dans *Oreste*, Electre couche son frère épuisé par sa lutte avec les Furies, lui arrange son lit, l'aide à changer de place selon ses désirs inquiets, et fait enfin tous les offices d'une garde-malade. La scène est si naïve que Brumoy, démonté dans ses idées tragiques, sent le besoin d'enoblir quelque chose, et fait au moins du lit un *canapé*. — Les langueurs de Phèdre ne sont pas moins familière-

ment observées. — Une des radicales différences de la tragédie grecque et de la tragédie française, c'est la physionomie du récit par lequel elles se terminent généralement l'un et l'autre. Chez nous, le dénouement est raconté par des confidens à qui l'on ne voit guère d'autre raison d'exister que le besoin qu'on a de leur récit; chez les Grecs, ceux qui apportent la nouvelle vivent avant de raconter. Leur nature personnelle se trahit par mille détails où la vérité abonde. Au premier mot, on les connaît. C'est un *bouvier* qui fait le récit dans les *Bacchantes*. Le vague Thérémène de *Phèdre* est un *palefrenier* dans *Hippolyte*. L'art grec s'occupe autant des esclaves que des maîtres, et il ne trouve pas indigne de lui de marquer d'un trait précis et distinct le profil des personnages subalternes. C'est cette observation exacte des figures diverses qui donne tant de variété et de mouvement au théâtre des anciens et qui en fait un véritable exemplaire de la vie. La tragédie française a mis sur les caractères ces masques immobiles et convenus que les Grecs ne mettaient que sur les figures.

Dans son inquiétude d'exprimer l'âme humaine, l'art grec en reproduit les grimaces les plus vulgaires avec le même scrupule que les plus nobles lignes. Le garde d'*Antigone* a peur de la mort et ne craint pas de l'avouer. Le *Phrygien* d'*Oreste* trahit aussi librement son désir de vivre. L'amour de la vie est si sincèrement accentué chez les Grecs, qu'ils le marquent au front même des natures dévouées qui se sacrifient. Ainsi, Alceste, en mourant pour son mari, lui demande une récompense, et ne craint pas de dire que le prix ne sera pas égal au bienfait, *car rien n'est aussi précieux que la vie*. — Antigone, virilement résolue tant qu'elle



est soutenue par le devoir à accomplir, se retrouve femme devant la mort. — Iphigénie, après une longue prière où elle demande la vie, ne rougit pas d'ajouter : — *Je finirai par un mot plus fort que tout : rien n'est plus doux pour les mortels que de voir le jour. Personne ne souhaite la nuit des enfers. Insensé qui veut mourir ! une vie malheureuse est préférable à la plus belle mort.*

— Nous voilà bien loin de l'autre Iphigénie. Les tragiques français, dans leur soif de noblesse, ont trouvé ignoble d'aimer la vie. Ils ne se sont pas aperçus qu'en supprimant la peur de la mort, ils supprimaient l'intérêt. La mort de l'Iphigénie de Racine lui est si égale à elle-même qu'elle est bientôt égale au spectateur. — Puis, les personnages grecs ont pour tenir à la vie la meilleure de toutes les raisons possibles : ils vivent.

Le fond du théâtre des Grecs étant la sincérité, leur style devrait être sincère. Nul détail, familier ou horrible, qui n'y ait ses entrées. Ils n'ont pas plus peur du mot que de la chose. Ils ne reculent pas plus devant une image que devant un meurtre. Ils montrent et ils disent tout, jusqu'à l'obscénité. Aucune syllabe ne leur répugne. La trivialité, reprochée par les pédans au drame moderne, est le sang même du style des Grecs, comme au reste de tous les grands styles, depuis la Bible jusqu'à Shakspeare, depuis Dante jusqu'à Molière. Ils ont l'image impartiale. Sophocle ne craint pas de faire dire à Électre que sa mère *aboie*. Cette franchise n'exclut pas la manière, car les extrêmes se touchent. Eschyle appelle la poussière *cette sœur altérée de la boue*. Personne n'est plus curieux des antithèses que Sophocle. C'est ce mélange de naïveté et de recherche qui fait que les traducteurs ont pu entrer chez le poète d'Antigone en sortant de chez le poète de Falstaff.

Les Grecs ont été avant tout sincères ; ils devraient l'être. Leur époque les y destinait. Venus quand il n'y avait rien de fait encore, et envahis de tous côtés par le monde, ils ont nécessairement accueilli tout pêle-mêle, et leur œuvre hospitalière a été une sorte de place publique où se sont coudoyées toutes les passions humaines grandes ou petites. Ils n'ont pas trié la vie, ils n'avaient pas le temps. Ils n'ont pas pris la peine d'arranger l'homme, ils n'ont pas eu le loisir des répugnances délicates, ils ont peint tout bonnement ce qu'ils ont vu. Chez eux, pas de fausse pompe, pas d'échasses, pas de cœur étouffé sous la draperie. Tout ce qui est dans la nature leur semble bon pour l'art. Il leur paraît que ce que le créateur a daigné faire, un poète peut bien daigner le reproduire. Ils contresignent sans honte les passeports d'en haut ; ils savent bien que ce ne sont pas eux qui en répondent, et ils n'ont pas la pudeur de cet éditeur de Montaigne qui rougissait quand on lui parlait des *Essais*. La sève qui gonfle les rameaux de leur œuvre verdoyante est un libre courant auquel aboutissent toutes les veines du globe. Ils suent la vérité par tous les vers. Ils ne sont pas plus difficiles que Dieu. — Quand Xerxès et les Fidèles, secoués par l'orage de la fatalité, s'arrachent la barbe et les cheveux à pleines poignées et essaient des hurlemens à leur douleur, ils ne sont pas calmes ; quand le garde d'*Antigone* sacrifie Antigone à sa propre sûreté, il n'est pas brave ; quand les hideuses Euménides ronflent en distillant de leurs yeux un odieux venin, elles ne sont pas belles. Les Grecs ne récusent rien, ni la beauté de la violence, ni la beauté de la lâcheté, ni la beauté de la laideur.

Ainsi, pour résumer ce que nous avons dit jusqu'à présent, — le spectacle, le mélange de la comédie et de la tragédie dans la même action et jusque dans le même homme, la familiarité des figures et du style, l'accentuation franche des souffrances physiques, l'horreur de la mort naïvement exprimée, la profusion des meurtres et des suicides, et l'entassement des cadavres sur la scène, — tout ce qu'on a reproché au théâtre de ce siècle, se retrouve à chaque page dans le théâtre ancien. — Nous ne parlons pas des unités, auxquelles les Grecs tenaient si peu qu'ils n'ont même pas respecté toujours l'unité d'action et qu'ils ont entièrement ignoré cette grande loi de la concentration dont la conquête suffirait à faire du drame moderne l'égal au moins de tous les théâtres passés. — Nous ne voulons constater qu'une chose, l'intime parenté de la forme actuelle et de la forme grecque sur tous les points où l'on a nié la forme actuelle. Jusqu'ici, pour la France surtout, le théâtre grec avait été une sorte de Chine mystérieuse et fermée où l'on n'avait guère pénétré. Peu de voyageurs étaient allés jusqu'au fond d'Eschyle. On s'était contenté de débarquer sur la grève, et l'on s'en était tenu au nom écrit au premier poteau.

La tragédie française, embarrassée de se trouver une généalogie, avait profité de l'homonyme pour se faire des ancêtres d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. — Heureusement qu'en art la recherche de la paternité n'est pas interdite. — La représentation littérale et intégrale d'une pièce grecque était le meilleur moyen de vider une bonne fois la question, et c'est dans cette intention que les traducteurs ont été heureux de s'associer à la noble tentative du directeur ardent et lettré par qui le

Second-Théâtre-Français a un présent et l'art dramatique un avenir. En cette circonstance, ce n'est pas à nous, c'est à l'art de remercier, — après le roi-penseur de qui est venue la généreuse initiative et à qui nous ne dédions que son idée, — après ceux qui ont réalisé son rêve à Berlin, Tieck, Mendelssohn et tous ces profonds et poétiques travailleurs allemands, — l'Odéon et son directeur, ses artistes dévoués et ses chœurs si bien conduits par MM. Morel et Stern, — puis, notre presse française qui a coutume de jeter sur les grandes questions une si grande lumière et dont la sympathie, unanime cette fois, nous a si puissamment aidés, — enfin, ce public admirable qui, se faisant athénien sans grand'peine, assiste tous les soirs avec une curiosité si empressée et si intelligente à la résurrection d'un théâtre disparu. Grâce à ce concours, dont les traducteurs ont le droit, sinon de s'enorgueillir, du moins de se réjouir, la question a fait un grand pas. On peut s'assurer maintenant si la révolution littéraire d'il y a quinze ans n'a été en effet qu'une invasion de barbares sans passé, un tremblement de terre accidentel auprès lequel chacun redresse sa maison, une émotion produite par des moyens transitoires qui devait passer avec ces moyens. On peut reconnaître si c'est le drame qui n'est qu'un art de rencontre sans racines dans le sol. L'œil le moins ouvert peut voir si c'est la tragédie qui descend des tragiques grecs, et si l'étiquette fait le vin. Le drame et la tragédie sont une bonne foi en présence : — d'un côté, Eschyle, Sophocle, Euripide, Shakspeare, Caldéron, Goëthe, Schiller, Hugo; — de l'autre, Racine.

Lequel des deux est l'accident?

9 juin 1844.

---

---

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

**CRÉON.**  
**HÉMON.**  
**TIRÉSIAS.**  
**LE GARDE.**  
**LE MESSAGER.** )  
**UN SERVITEUR.** )  
**LE CORYPHÉE.**  
**ANTIGONE.**  
**ISMÈNE.**  
**EURIDICE.**

**MM. BOCAGE.**  
**MILON.**  
**ROUVIÈRE.**  
**QUÉLUS.**  
**ACHILLE.**  
**DARCOURT.**  
**M<sup>mes</sup> V. BOURBIER.**  
**E. VOLET.**  
**DUPONT.**

**Thèbes. Le portique du palais de Créon. — Au 1<sup>er</sup> plan, le *thy-*  
*nâtré* avec l'autel de Bacchus, paré de grappes de raisin, de  
couronnes d'olivier et de guirlandes de lierre. — Au second  
plan (*proscenium*), le péristyle du palais où l'on monte par  
un double escalier latéral. Sur le proscenium à droite, l'au-  
tel d'Apollon, Aguatès avec sa colonne aiguë, les gâteaux  
sacrés et les couronnes de laurier. Trois portes au fond :  
celle des femmes à droite, à gauche celle des esclaves,  
au milieu, celle du roi. Deux portes latérales, celle de  
droite donnant sur la campagne et celle de gauche sur la  
ville.**

# ANTIGONE,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

---

I.

## PROLOGUE.

La toile se baisse doucement, et l'on voit, près de l'autel d'Apollon, Antigone, un vase d'airain sur l'épaule; elle pose le vase sur l'autel, sort par la porte à droite, et revient bientôt tenant Ismène par la main.

ANTIGONE, ISMÈNE.

ANTIGONE.

Mon Ismène, ma sœur, tête qui m'est si chère,  
Crois-tu qu'un seul des maux légués par notre père,  
Jupiter nous l'épargne, en attendant la mort?  
Non, opprobre et douleur, dans ton sort et mon sort,  
Tout se doit retrouver, les larmes et la honte.  
Encore maintenant, sais-tu ce qu'on raconte?  
Tous parlent d'un édit proclamé par le roi.  
Te l'a-t-on dit? ou bien te cache-t-on à toi  
Ce que ceux que je hais gardaient à ceux que j'aime?

ISMÈNE.

Antigone, à partir de cette heure suprême  
Où nos deux frères, morts du meurtre mutuel,  
Nous ont à toutes deux fait un deuil si cruel,  
Nul bruit, triste ou joyeux, n'a plus troublé mon âme.  
Et, puisque l'Argien, dans cette nuit infâme,  
A disparu, chassé, — quel autre événement  
Peut me rendre le sort plus rude ou plus clément?

ANTIGONE.

Ma sœur, hors du palais justement je t'appelle  
 Pour t'apprendre, à toi seule, une affreuse nouvelle !

ISMÈNE.

De quel malheur encor vient ton émotion ?

ANTIGONE.

Eh bien ! — bon et méchant pour nos frères, Créon  
 Accorde à l'un la tombe, et la refuse à l'autre !  
 Son désir, juste ici comme eût été le nôtre,  
 Fait inhumer, selon les droits religieux,  
 Étéocle, qu'au Styx vont honorer les Dieux ;  
 Mais Polynice, — ainsi l'ordonne sa loi dure, —  
 Cadavre sans honneur, ombre sans sépulture,  
 Trésor cher à la faim avide du corbeau,  
 Demeurera privé de pleurs et de tombeau.  
 Voilà ce que Créon, le généreux ! exige  
 De toi comme de moi, — comme de moi, te dis-je !  
 Il va venir ici proclamer devant tous  
 L'édit qu'il fait garder avec un soin jaloux ;  
 Car s'y quelqu'un y manque et sous ses pieds le foule,  
 Dans la ville il sera lapidé par la foule.  
 Les choses en sont là. Montre donc à présent  
 Si tu veux honorer ou démentir ton sang.

ISMÈNE.

Comment enfreindre, hélas ! un arrêt si sévère ?

ANTIGONE.

Me seconderas-tu ?

ISMÈNE.

Mais que prétends-tu faire ?

ANTIGONE.

Enfin, porteras-tu le cadavre avec moi ?

ISMÈNE.

Eh quoi ! l'ensevelir contre l'ordre du roi !

ANTIGONE.

C'est mon frère ! et le tien, bien que tu le renies.  
Devons-nous le trahir ?

ISMÈNE.

Mais nous serons punies !  
Sur nous Créon vainqueur a plus d'un droit amer.

ANTIGONE.

Créon n'a pas le droit de m'empêcher d'aimer !

ISMÈNE.

Quoi ! notre père, mort dans l'opprobre et la haine,  
Qui, jugeant ses forfaits et mesurant leur peine,  
Se punit de ses mains et s'arracha les yeux ;  
Quoi ! sa mère, — sa mère et sa femme, grands dieux ! —  
Qu'un lacet délivra de rougir et de vivre ;  
Quoi ! nos frères enfin qui viennent de les suivre  
Dans cette même nuit, fratricides entre eux,  
N'est donc pas assez de souvenirs affreux ?  
Quand, seules, nous restons dans cette histoire horrible,  
Chercherons-nous encore une fin plus terrible,  
Et devons-nous, des lois irritant la rigueur,  
Braver, femmes, un homme, esclaves, un vainqueur ?  
— Pour moi, j'atteste ici ceux qui règnent sous terre  
Que ma faute envers eux est tout involontaire ;  
Mais j'obéis, prudente, à la nécessité,  
Et cède aux rois marchant dans leur autorité.

ANTIGONE.

Je ne te presse pas. Tu m'offrirais ton aide,  
Je ne l'accepterais que d'une âme assez tiède !  
Mais vois ce que tu fais : moi, je l'enterrerai,  
Et, si je meurs, et bien ! mon nom vivra sacré !  
Je rejoindrai là-bas mon frère, — aimante, aimée,  
Fière ! car, au tombeau tout-à-l'heure enfermée,



J'ai moins longtemps à plaire ici qu'aux sombres lieux.  
— Toi, méprise pourtant ce qu'admirent les dieux !

ISMÈNE.

Ce n'est pas du mépris, je n'ai pas le courage  
Qui te fait résister au tyran qui t'outrage.

ANTIGONE.

Redis-toi tes raisons, tandis que, moi, j'irai  
Élever une tombe à mon frère adoré !

ISMÈNE.

Ah ! de quelles terreurs je serai poursuivie !

ANTIGONE.

Ne tremble pas pour moi. Ne songe qu'à ta vie.

ISMÈNE.

Cache du moins à tous ton périlleux dessein ;  
Qu'ainsi que dans mon cœur, il meure dans ton sein.

ANTIGONE.

Non ! trahis-moi plutôt, tes services me lassent.

ISMÈNE.

Une pareille ardeur dans des choses qui glacent !

ANTIGONE.

Je saurai plaire à ceux que l'on doit contenter.

ISMÈNE.

Oui, si tu réussis. Mais c'est par trop tenter.

ANTIGONE.

On a fait son devoir ! puis on s'endort paisible.

ISMÈNE.

Mais quel est l'insensé qui chasse l'impossible ?

ANTIGONE.

Assez ! ou je te hais, — et le mort te maudit !  
Laisse aller mon audace au devoir interdit ;  
Ma vie aura toujours une fin digne d'elle.

ISMÈNE.

Va donc alors, — raison aveugle, cœur fidèle.

Antigone va prendre le vase d'airain sur l'autel, le place sur sa tête et sort par l'escalier de droite. Ismène rentre dans le palais par la porte des femmes.

—

## II.

## PARODE.

## LE CHOEUR.

SEIZE VIEILLARDS THÉBAINS, *des bâtons recourbés à la main.*

Huit d'entre eux entrent d'abord par la gauche du thymélé en chantant la strophe, et font le tour de l'autel de Bacchus. La seconde section arrive ensuite avec l'antistrophe et tous se rangent alors en demi-cercle.

## STROPHE 1.

OEil du jour, flamboyante aurore,  
 O le plus éclatant soleil  
 Que Thèbes ait vu rire encore,  
 Regard d'or du matin vermeil,  
 Tu nous luis enfin ! Sur tes traces  
 L'eau de Dircé brille, et tu chasses  
 L'Argien au bouclier blanc  
 Qui, malgré le fracas de guerre  
 Dont il nous effrayait naguère,  
 Fuit, hâtant son cheval trop lent.

Ce Polynice, armant pour un vain siège  
 Ses droits douteux, nous ne l'entendrons plus

Crier sur nous, aigle aux ailes de neige,  
Parmi l'horreur des casques chevelus.

## ANTISTROPHE I.

Lui qui, dans sa rage insensée,  
Sur nos murailles à grand bruit,  
La gueule de dards hérissée,  
Planait superbement, — il fuit,  
Sans assouvir sa sombre haine,  
Sans que la flamme ardente prenne  
Les couronnemens de nos tours.  
Tonnant derrière eux, Mars terrible,  
Vainqueur du dragon invincible,  
D'un cri les chasse pour toujours.

Jupiter sait punir les têtes fières ;  
Et son tonnerre a frappé sur le seuil  
Ceux qui déjà débordaient nos barrières  
Dans un torrent d'or, de bruit et d'orgueil.

## STROPHE II.

Vaincu, brisé par la céleste foudre,  
L'incendiaire est gisant dans la poudre ;  
Lui qui venait, dans sa sombre fureur,  
Souffler sur nous ce mortel vent de haine !  
Ses compagnons ont partagé sa peine,  
Et le grand Mars, sur la sanglante arène,  
Les a conchés morts déjà de terreur.

Les sept chefs, qui, hautains, trouvaient à nos sept portes  
Des rivaux de leur taille, ont, malgré leurs cohortes,  
Laisse pour Jupiter des dépouilles d'airain.  
Et les deux derniers fils d'une race éphémère,  
Enfans du même père et de la même mère,

Se sont tués l'un l'autre, et leur victoire amère  
Les a livrés ensemble au juge souterrain.

## ANTISTROPHE II.

Et cependant, à grands cris célébrée,  
On a revu la Victoire sacrée  
Chez les Thébains renommés pour leurs chars.  
Donc, oublions la lutte meurtrière,  
Chantons les dicux durant la nuit entière,  
Et que Bacchus vienne à notre prière  
Dans leurs transports mener nos chœurs épars.

Mais j'aperçois ici le fils de Ménécée,  
Créon, noble sauveur de Thèbes menacée,  
Roi nouveau de qui date un nouvel avenir.  
Certes, quelque dessein s'agite dans sa tête,  
Car il vient soucieux : et c'est sur sa requête  
Que, devant le palais, troupe à son ordre prête,  
Le conseil des vieillards a dû se réunir.  
Entre, précédé de quatre esclaves, Créon, un sceptre d'or à  
la main.

## III.

## PREMIER ÉPISEDE.

LE CHOEUR, CRÉON; puis, LE GARDE.

CRÉON.

O chefs ! les dieux enfin, las de battre par jeu  
Thèbes de tant de flots, la redressent un peu.  
Si je vous ai mandés seuls par mes émissaires,  
C'est que je savais bien de quelles mains sincères  
Vous avez protégé le trône de Laïus ;

Comme vos dévoûmens aux périls résolus  
Servaient OEdipe encor, malheureux ou prospère,  
Et ses deux fils ensuite, après la mort du père.  
Les fils s'étant d'un coup égorgés sans remords,  
J'hérite par le sang du trône des deux morts.  
Il est bien malaisé de connaître d'un homme  
Son talent, sa nature, et s'il vaut qu'on le nomme,  
Tant qu'il n'a pas porté le sceptre souverain ;  
Car celui qui, tenant un peuple sous le frein,  
Ne s'applique pas tout à l'avis qui le touche,  
Le gouverneur à qui la peur ferme la bouche,  
Je dis qu'il est pervers et l'a toujours été ;  
Et celui qui mettra sa ville de côté  
Pour plaire à son ami, quel cas en puis-je faire ?  
Pour moi, par Jupiter, qui connaît tout sur terre !  
Je ne garderais pas le silence un moment  
Si le danger venait sur mon pays dormant ;  
Et je n'aimerais pas l'ennemi de ma ville,  
Sachant qu'elle est le port et le commun asile,  
Et que, si nous voguons sous ses mâts raffermis,  
Notre pays sauvé nous fait assez d'amis.  
— Thèbes par moi croitra sur ce double principe.  
Donc, voici mon décret quant aux deux fils d'OEdipe :  
Pour celui qui, gardien de nos murs envahis,  
A glorieusement péri pour son pays,  
Qu'il ait la tombe sainte avec les honneurs sombres  
Qui doivent escorter les vaillans chez les ombres.  
Mais pour ce Polynice aux desseins criminels,  
Qui, sa terre nourrice et ses dieux paternels,  
Échappé de l'exil ! voulut tout mettre en cendre,  
Voulut boire le sang des siens , et nous, nous prendre  
Et nous réduire tous en esclavage, — eh bien !

J'ai fait faire défense, et pour tout citoyen,  
 Que l'on lui vienne, après l'audace de ses-armes,  
 Payer la piété de la tombe et des larmes,  
 Et je veux que son corps, sans terre sur ses os,  
 Serve à rassasier les chiens et les oiseaux.  
 C'est mon ordre. Et jamais je ne veux, quoi qu'on fasse,  
 Souffrir que les méchants volent aux bons leur place ;  
 Mais celui dont la vie au bien des autres tend  
 Sera, vivant ou mort, honoré tout autant.

LE CORYPHÉE.

O Créon ! c'est ainsi que, dans ta main pesées,  
 La haine et l'amitié seront récompensées.  
 Roi, tu peux, quels que soient tes caprices mouvans,  
 Régler le sort des morts et le sort des vivans.

CRÉON.

C'est bien. Vous ferez donc respecter mes paroles ?

LE CORYPHÉE.

Choisis pour ce fardeau de plus jeunes épaules.

CRÉON.

Le corps est bien gardé.

LE CORYPHÉE.

Que peut-on faire après ?

CRÉON.

Empêcher qu'un mutin n'enfreigne mes décrets.

LE CORYPHÉE.

Nul n'a si peu de sens qu'il se creuse sa tombe !

CRÉON.

Il mourrait ! Mais l'argent fait qu'on ose et qu'on tombe.

Entre à pas lents le garde.

LE GARDE.

Roi, je ne dirai pas que j'arrive essoufflé ;  
 Car, coupant chaque pas de mon chemin troublé,

Mille réflexions me barraient le passage,  
 Et voulaient m'empêcher d'affronter ton visage.  
 Mon esprit me faisait mille raisonnemens :  
 — Malheureux ! où cours-tu chercher des châtimens ?  
 N'y pas aller ?... Mais si Créon l'apprend d'un autre,  
 Quelle punition ne sera pas la nôtre ? —  
 Je retardais ma route avec tous ces discours.  
 Ainsi deviennent longs les chemins les plus courts !  
 Je me suis décidé cependant à t'instruire.  
 Je te vais irriter ; mais je te vais tout dire.  
 Au reste, cette idée en parlant me fait fort  
 Qu'il ne me pourra rien arriver que mon sort.

CRÉON.

D'où cette inquiétude a-t-elle pu te prendre ?

LE GARDE.

Laisse-moi commencer toujours par me défendre !  
 Si tu me punissais, tu serais bien cruel :  
 Je n'ai ni fait le mal, ni vu le criminel.

CRÉON.

Tu ne peux pas ainsi fortifier sans cause  
 L'affaire. Tu me viens avouer quelque chose ?

LE GARDE.

Je tremble.

CRÉON.

Allons ! au fait ! délivre-t'en et sors.

LE GARDE.

Eh bien ! donc, quelqu'un vient d'ensevelir le corps,  
 Et s'est enfui, laissant la poussière prescrite  
 Sur le corps honoré dans les formes du rite.

CRÉON.

Que dis-tu ? Quel vivant l'eût osé ?

LE GARDE.

Je ne sai.

Le soc n'a rien rompu, la bêche rien creusé.  
 Nul sillon de char ; — rien qui montre le coupable.  
 Quand le veilleur eut vu le crime abominable,  
 La peur nous prit. Le corps n'était plus sous nos yeux ;  
 A la hâte on l'avait , comme de peur des dieux,  
 Couvert d'un peu de terre. Au reste, nul trace  
 De chien que la faim pousse, ou de bête vorace.  
 — Les mots durs commençaient à siffler entre nous :  
 On s'accusait l'un l'autre ; on en venait aux coups ;  
 Personne là pour mettre une bride à la rage !  
 Tous étaient soupçonnés d'avoir commis l'outrage,  
 Sans preuves, et malgré les dénégations. —  
 Nous avons beau chercher, et nous nous apprêtions  
 A lever le fer rouge, à marcher dans la flamme,  
 A jurer par les dieux qui regardent dans l'âme  
 Que ce n'était pas nous, et qu'ignorant l'auteur,  
 Nous ne l'avions aidé ni du bras ni du cœur...  
 Quand l'un d'eux, qui nous fit baisser les yeux à terre,  
 — Car quelle objection aurions-nous pu lui faire? --  
 Dit que le mieux serait de ne te cacher rien.  
 Nous en tombons d'accord. J'ai la chance, et je vien.  
 Vos oreilles n'ont pas souffert plus que ma langue.  
 Un courrier de malheur vit mal de sa harangue.

## LE CORYPHÉE.

O roi ! si ce n'est pas des dieux que cela vient,  
 Voilà depuis longtemps le doute qui me tient.

## CRÉON.

Tais-toi, sans me prouver par un plus long outrage  
 Que Jupiter en toi joint la démence à l'âge !  
 La colère me prend ! car l'affront est trop fort  
 De dire que les dieux prennent soin d'un tel mort !  
 Pour le récompenser, par ce soin sans exemples,



D'être pieusement venu brûler leurs temples,  
 Écraser leurs autels et violer leurs droits,  
 Et tout leur dissiper, offrandes, terre et lois !  
 Honorent-ils donc ceux qui leur désobéissent ?  
 Non ! — Mais depuis longtemps plusieurs qui me haïssent  
 Murmuraient, secouant la tête contre moi,  
 Et tenaient mal leur cou sous le joug de ma loi.  
 Ils auront au coupable offert de grosses sommes ;  
 Car de tous les métaux le plus funeste aux hommes,  
 C'est l'or. L'or fait crouler les murs ; l'or au foyer  
 Prend tous les citoyens ; l'or, mauvais conseiller,  
 Peut tourner les plus droits aux choses qu'on expie,  
 Et nous apprend la ruse et tout forfait impie.  
 Ceux qui m'ont pour de l'or outragé hardiment  
 Vont tout-à-l'heure avoir ma colère en paiement !  
 Si Jupiter est bien un dieu que je révère,  
 Je jure, — et souviens-toi de mon serment sévère,  
 Que, si vous ne trouvez le coupable odieux  
 Et ne me l'amenez ici devant les yeux,  
 C'est peu de votre mort, — je vous ferai tous pendre  
 Tout vivans, pour punir l'affront et vous apprendre  
 Où l'on doit chercher l'or quand on en a le goût,  
 Et qu'il n'est pas permis d'aimer le gain partout.  
 Je ferai voir à ceux que l'argent pousse aux crimes  
 Qu'on perd plus qu'on ne gagne aux gains illégitimes.

LE GARDE.

Puis-je parler ?

CRÉON.

Tu m'as déjà trop offensé.

LE GARDE.

Est-ce l'oreille ou bien le cœur que j'ai blessé ?

CRÉON.

Subirai-je longtemps une langue parcille ?

**LE GARDE.****L'auteur blesse le cœur et le courrier l'oreille.****CRÉON.****Bavard!****LE GARDE.****Mais non coupable au moins ! l'aveu m'est dû.****CRÉON.****Tu l'as fait pour le gain, traître, et tu t'es perdu.****LE GARDE.****Ah ! c'est un grand malheur, quand un homme s'ajuste  
A quelque opinion, qu'elle soit si peu juste !****CRÉON.****Pérorer ! Si l'auteur ne m'est pas amené,  
Vous saurez ce qu'on gagne à l'argent mal gagné...****Il sort.****LE GARDE.****Qu'on te l'amène, bien ! mais qu'il trouve sa perte  
Ou fuie — au gré du sort, — je ne reviens pas, certe !  
Sauvé contre ma crainte et mes pressentimens,  
Je dois à tous les dieux de grands remerciemens.****Il sort.**

—

**I V.****PREMIER STASIMON.****LE CHOEUR.****STROPHE I.****Tout m'émerveille en somme,  
Mais rien autant que l'homme !  
Sous les coups redoublés  
De l'onde et de l'orage,**

## ANTIGONE.

Sa nef perce la rage  
 Des flots amoncelés.  
 La déesse suprême,  
 Oui, la terre elle-même !  
 Sans trêve en ses travaux,  
 Subit à chaque année  
 La charrue acharnée  
 Que trainent les chevaux !

## ANTISTROPHE I.

Les ailes, fugitives,  
 De sa ruse captives,  
 Les bêtes des forêts,  
 La race maritime  
 Que cache en vain l'abîme,  
 Rien n'échappe à ses rêts.  
 Son adresse lui gagne  
 La plaine et la montagne ;  
 Il réduit par son art  
 La cavale indomptée  
 Et l'ardeur révoltée  
 Du taureau montagnard.

## STROPHE II.

Il parle ! et d'où nous sommes,  
 Il lève haut son œil ;  
 Il a ce grand orgueil  
 De conduire les hommes,  
 Et ses mains économes  
 Gardent du vent son seuil.  
 Ses ruses applaudies  
 Ont prévu tout son sort.

Échouant à la mort,  
 Ses ressources hardies  
 Contre les maladies  
 Ont su trouver un port.

## ANTISTROPHE II.

Son habileté reine,  
 Dépassant tous les yeux,  
 Vers le bien radieux  
 Ou vers le mal l'entraîne.  
 — Quand sa force sereine  
 Sert les lois et les dieux,  
 Il est grand dans sa ville!  
 Mais opprobre et rigueur  
 A ceux dont l'art vainqueur  
 Ourdit l'intrigue ville!  
 Pour moi je les exile  
 Du foyer et du cœur!...

Paraît par la droite Antigone traînée par le garde.

Comment, lorsque mon œil vient de la reconnaître,  
 Nierai-je que ce soit Antigone en effet?  
 Triste enfant d'un sang triste, où viens-tu comparaître?  
 As-tu donc transgressé les ordres de ton maître,  
 Et t'es-tu, pauvre enfant, fait prendre sur le fait?

---

## V.

## DEUXIÈME ÉPISEDE.

LE CHOEUR, LE GARDE, ANTIGONE; *puis*,  
CREON; *plus tard*, ISMÈNE.

LE GARDE, *au chœur*.

Oui, celle qui commit le crime, la voici!  
Elle enterrait le corps. — Créon n'est plus ici?

LE CORYPHÉE.

Il sort de son palais à propos pour t'entendre...

Entre Créon.

CRÉON, *au Garde*.

Qu'est-ce donc? Et qu'as-tu d'important à m'apprendre?

LE GARDE.

O roi, l'homme ne peut jurer de rien, vraiment!  
Un autre avis remplace un premier sentiment.  
Et moi qui m'étais dit, troublé par ta menace,  
Qu'on ne me reverrait jamais à cette place,  
Par un rare bonheur et contre tout espoir,  
En dépit du serment, chacun peut m'y revoir.  
Ce n'est point cette fois le sort qui me désigne.  
Non; voici la coupable! en l'action indigne  
C'est moi qui l'ai surprise, ô roi, moi seul encor!  
Et je livre en tes mains, tu le vois, mon trésor.  
Juge-la, convaincs-la! Pour moi, dans cette affaire,  
Quitte de châtement, je n'ai plus rien à faire.

CRÉON.

Attends! Tu l'as surprise? en quel endroit? comment?

LE GARDE.

Elle enterrait le corps. Tu sais tout.

CRÉON.

Un moment!

Tu comprends, me mentir ce serait téméraire !

LE GARDE.

Elle a devant mes yeux enseveli son frère.  
Est-ce assez net et clair, et t'ai-je satisfait ?

CRÉON.

Mais comment l'a-t-on vue et prise sur le fait ?

LE GARDE.

Voici tous les détails. — Je revenais à peine,  
Qu'émus de ta colère et l'âme d'effroi pleine,  
Nous avons balayé la poussière avec soin.  
Puis, sur une hauteur, afin d'y voir au loin,  
Nous nous sommes assis, et là, chacun regarde,  
Surveille, et c'est à qui fera meilleure garde.  
Quelque temps s'écoula. Mais lorsque le soleil,  
Tenant le haut des cieux de son disque vermeil,  
Enflamma l'horizon, soudain un vent rapide,  
Soulève un tourbillon, fléau de l'air limpide,  
Emplit la plaine, arrache aux bois leurs cheveux verts,  
Court, siffle et fait trembler les champs d'ombre couverts.  
Longtemps, les yeux fermés sous l'horrible tempête,  
Nous attendons ; — et c'est en relevant la tête  
Qu'on vit la jeune fille. Elle pleurait, criait,  
Comme le pauvre oiseau qui retrouve, inquiet,  
Son petit nid sanglant et vide de couvée.  
C'est ainsi qu'en voyant la poussière enlevée,  
Elle éclate en sanglots, dévoue aux sombres dieux  
Les auteurs inconnus de cet acte odieux ;  
Puis de ses mains apporte aussitôt de la terre,  
Et, d'un vase d'airain versant l'eau salutaire,  
Par trois libations elle honore le corps.  
Vite, nous accourons et l'arrêtons alors.  
Coupable cette fois du crime qu'on déjoue,

L'était-elle aussi l'autre ? Impassible, elle avoue.  
 — Ce qui m'est à la fois charmant et douloureux :  
 Se sauver est bien doux, perdre autrui, bien affreux.  
 Mais tous ces vains égards, je sais les faire taire,  
 Quand mon salut le veut ! c'est là mon caractère.

CRÉON, à *Antigone*.

Toi ! toi qui tiens ton front vers la terre abattu,  
 Convieus-tu de ce fait, ou bien t'en défends-tu ?

ANTIGONE.

J'en convieus, et ne veux nullement m'en défendre.

CRÉON, au *Garde*.

Libre d'un lourd soupçon, va-t'en sans plus attendre...  
 Sort le *Garde*.

(*A Antigone.*)

En deux mots maintenant, connaissais-tu, dis-moi,  
 Ma loi de ce matin ?

ANTIGONE.

Je connaissais ta loi.

Pouvais-je l'ignorer ? Elle était publiée.

CRÉON.

Et tu t'en es ainsi sans crainte déliée ?

ANTIGONE.

Ce n'est pas Jupiter, ni le Droit, familier  
 Avec les dieux d'en bas, qui l'a fait publier.  
 J'ai cru que ton édit n'avait pas le mérite  
 De supprimer leur loi, fixe sans être écrite.  
 Brise-la, si tu peux, faible mortel si fier !  
 Ce n'est pas une loi d'aujourd'hui, ni d'hier,  
 Qu'un instant abolit comme un instant la fonde,  
 Mais l'éternelle loi plus vieille que le monde !  
 Je n'y veux pas manquer pour un ordre odieux,  
 Et, de peur d'un mortel, mécontenter les dieux.

Je savais, quand l'édit ne m'eût pas menacée,  
 Que je devais mourir. Si l'heure est avancée,  
 Tant mieux ! puisque pour moi vivre n'est que souffrir,  
 Comment n'aurais-je pas intérêt à mourir ?  
 Ta menace de mort ne m'est donc pas amère.  
 Mais si j'avais souffert qu'un enfant de ma mère  
 Eût pu sans sépulture errer au sombre bord,  
 Voilà ce qui m'eût fait pleurer, — mais non ma mort !  
 Si tu dis que c'est fou qu'à des morts on s'immoie,  
 Alors je répondrai qu'un fou me trouve folle.

LE CORYPHÉE.

La dureté du père est toute en ces durs mots.  
 Elle n'a pas appris à se plier aux maux.

CRÉON.

Mais sache que les cœurs dont l'audace ainsi monte  
 Sont ceux dont justement la chute est la plus prompte.  
 Le fer impérieux, par la flamme adouci,  
 Rompt et facilement tombe en poussière aussi.  
 Le plus fougueux cheval cède à de faibles rênes.  
 Il ne sied pas d'avoir ces façons souveraines  
 Quand on est à servir chez les siens. Elle a pris  
 En transgressant ma loi l'usage du mépris,  
 Et, quand elle l'a fait, c'est un second outrage  
 De venir s'en vanter et me rire au visage !  
 Mais je ne suis plus homme et c'est elle qui l'est  
 Si son crime n'a pas un châtement complet.  
 C'est l'enfant de ma sœur ; mais fût-elle la fille  
 De Jupiter qui veille au foyer de famille,  
 Elle et sa sœur auront pour prix de leur noirceur  
 La plus cruelle mort ! — car j'accuse sa sœur  
 D'avoir aussi tramé l'action criminelle  
 Et d'avoir enterré le cadavre avec elle.



Appelez-la. — Je l'ai vue à l'intérieur,  
 Pâle, et ne tenant plus son esprit de frayeur :  
 Toujours le cœur humain a des lueurs funèbres  
 Qui trahissent le mal qu'il fait dans les ténèbres.  
 — Moi, je hais avant tout ceux qui, pris sur le fait,  
 Masquent de beaux discours la laideur d'un forfait.

ANTIGONE.

Veux-tu quelque autre chose encore que ma vie ?

CRÉON.

Non : rien de plus ! toi morte, il n'est rien que j'envie.

ANTIGONE.

Alors que tardes-tu ? car rien dans tes discours  
 Ne me plaît — et qu'il puisse en être ainsi toujours ! —  
 Et je ne te plais pas davantage, il faut croire.  
 Pourtant, comment gagner une meilleure gloire  
 Qu'en enterrant un frère ?

Montrant les vieillards du chœur.

Ils m'approuveraient tous,  
 Si leur bouche en parlant ne craignait ton courroux.  
 Mais le grand privilège acquis au rang suprême,  
 C'est de pouvoir agir et parler comme on aime !

CRÉON.

Aucun de ces Thébains ne pense comme toi.

ANTIGONE.

Tous sont de mon avis ; mais ils craignent ta loi.

CRÉON.

Toi, tu ne rougis pas de l'enfreindre, au contraire.

ANTIGONE.

On ne peut pas rougir d'ensevelir son frère !

CRÉON.

N'était-ce pas ton frère aussi qu'il combattait ?

ANTIGONE.

Oui, mon frère de père et de mère, il l'était.

CRÉON.

Pourquoi donc honorer son impie adversaire?

ANTIGONE.

Ce n'est pas ce que dit son ombre sous la terre!

CRÉON.

Tu mets pourtant l'impie à la même hauteur!

ANTIGONE.

L'impie! était son frère et non son serviteur!

CRÉON.

Il brûlait son pays pour qui combattait l'autre.

ANTIGONE.

C'est la loi de Pluton qui doit être la nôtre.

CRÉON.

On ne nous peut, méchants ou bons, confondre tous.

ANTIGONE.

Qui sait si, sous la terre, on juge comme nous?

CRÉON.

La mort n'empêche pas que ma haine ne tienne.

ANTIGONE.

Je m'unis à l'amour et non pas à la haine!

CRÉON.

Meurs donc! et si tu veux aimer, aime là-bas.

Les femmes, moi vivant, ne gouverneront pas!

Entre Ismène amenée par des femmes.

LE CORYPHÉE.

Mais voici sur le seuil Ismène;  
 Son amour pour sa sœur l'amène;  
 Les pleurs éteignent ses doux yeux;  
 La douleur dont son âme est pleine  
 Incline son front soucieux.

CRÉON, à *Ismène*.

O toi qui bois mon sang ainsi qu'une vipère,  
— Car je ne savais pas que j'élevais en père  
Une double furie hostile à mes décrets, —  
As-tu commis le crime ou si tu l'ignorais?

ISMÈNE.

Oui, si ma sœur veut bien, c'est aussi mon ouvrage,  
Et je dois partager la peine après l'outrage.

ANTIGONE.

Le Droit te le défend ! car tu n'as pas voulu,  
Et je ne t'ai pas dit mon projet résolu.

ISMÈNE.

Mais je ne rougis pas, quand ta perte est certaine,  
De venir demander une part de ta peine.

ANTIGONE.

On sait en bas par qui le crime fut commis.  
Ceux qui n'agissent pas ne sont pas mes amis.

ISMÈNE.

Ne me refuse pas qu'ensemble on nous punisse,  
Et que je paie aussi ma dette à Polynice.

ANTIGONE.

Qu'on me punisse seule ! et ce qu'une autre fit,  
Ne le prends pas sur toi, je meurs ; cela suffit.

ISMÈNE.

Si je ne t'avais plus, quelle serait ma vie?

ANTIGONE.

Mais de plaire à Créon, puisque c'est ton envie!

ISMÈNE.

Ah ! pourquoi m'affliger ? tu n'y peux gagner rien.

ANTIGONE.

Je ne t'afflige pas sans regret, crois-le bien.

ISMÈNE.

A quoi vais-je pouvoir désormais t'être utile ?

ANTIGONE.

Vis ! je n'en serai pas jalouse, sois tranquille !

ISMÈNE.

Malheureuse ! — tu mets ta sœur hors de ton sort ?

ANTIGONE.

N'as-tu pas préféré la vie, et moi la mort ?

ISMÈNE.

Je t'avais annoncé plus d'un mauvais présage.

ANTIGONE.

Nous croyions toutes deux notre avis le plus sage.

ISMÈNE.

Ah ! ton crime est le mien !

ANTIGONE.

Vis ! — moi, depuis longtemps,  
Mon âme est morte, afin que les morts soient contents.

CRÉON.

J'affirme que ces sœurs n'ont plus leur connaissance,  
L'une, de ce moment ; l'autre, de sa naissance.

ISMÈNE.

Roi, la raison n'est pas solide dans le front  
Quand on est malheureux ; l'adversité la rompt.

CRÉON.

Oui, certes, quand on cherche une peine cruelle !

ISMÈNE.

Quelle douceur veux-tu que ma vie ait sans elle ?

CRÉON.

Ne dis plus : elle. Elle est morte dès cet instant.

ISMÈNE.

Fiancée à ton fils, mourra-t-elle pourtant ?

CRÉON.

Je ne joins pas mes fils à des femmes sans honte.

ISMÈNE.

Est-ce pour son enfant, cher Hémon, qu'il te compte ?

CRÉON.

Tu me lasses, enfin, et ton hymen aussi !

ISMÈNE.

Tu défends à ton fils le sort qu'il s'est choisi ?

CRÉON.

C'est Pluton qui rompra cette noce apprêtée !

ISMÈNE.

Je dois croire sa mort maintenant arrêtée...

CRÉON.

Je le crois comme toi ! Voyons, plus de délais !  
— Femmes, qu'on les emmène, et que dans le palais

On ne les quitte plus d'un pas. Même l'audace

Prend la fuite en voyant le trépas face à face !

Les femmes emmènent Antigone et Ismène dans le palais par  
la porte de droite. Créon reste appuyé contre une des co-  
lonnes.

---

## VI.

### DEUXIÈME STASIMON.

#### LE CHOEUR.

##### STROPHE I.

Heureux ceux que le sort défend !

Quand le malheur choisit pour proie

Une famille, il la foudroie

Jusque dans son dernier enfant.

Comme, lorsque le vent de Thrace,

Combattant la mer qu'il terrasse,  
 Sur les ondes verse la nuit,  
 Les flots soulèvent à leurs cimes  
 Le noir limon de leurs abîmes,  
 Et la grève pleure à grand bruit.

## ANTISTROPHE I.

Ainsi vous brise tout orage,  
 Du malheur fatale moisson,  
 Labdacides ! triste maison  
 Que poursuit un Dieu d'âge en âge !  
 Le passé n'est pas racheté.  
 Et, quand la sombre hérédité  
 Hésite à ta dernière fille,  
 Un peu de terre sur un corps,  
 Un mot fier, d'aveugles transports, —  
 Et le sort reprend la famille.

## STROPHE II.

Qu'est l'homme à tes pieds, Jupiter ?  
 — Conduisant tout à la vieillesse,  
 Le sommeil, impuissant, te laisse,  
 Et le temps doit te respecter,  
 Toujours jeune lorsque tout passe,  
 Roi partout dans l'immense espace,  
 Tu possèdes hier et demain.  
 Mais une loi morne et cruelle  
 Pèse sur nous et toujours mêle  
 La douleur au bonheur humain.

## ANTISTROPHE II.

Souvent la menteuse Espérance,  
 Reine aux caprices décevans,  
 Promet un bonheur aux vivans

Lorsqu'ils touchent à la souffrance.  
 Par son sourire mensonger,  
 Elle déguise le danger.  
 C'est cette ancienne et grande idée :  
 — Quand un Dieu veut nous perdre mieux,  
 Le mal prend un masque joyeux.  
 Et notre perte est décidée !—

Entre par la gauche Hémon. Les vieillards s'inclinent à son passage.

Mais voici venir ton plus jeune enfant,  
 Hémon, qui, tremblant pour sa fiancée,  
 La vierge Antigone à la mort laissée,  
 Veuf sans être époux, s'avance en rêvant.

---

## VII.

### TROISIÈME ÉPISEDE.

#### CRÉON, HÉMON, LE CHOEUR.

CRÉON.

Nous allons tout savoir mieux qu'un augure même.

A Hémon, qui monte lentement l'escalier de gauche.  
 — Viens-tu, mon fils, instruits du jugement suprême  
 Qui brise ton amour, pour me le reprocher,  
 Ou, malgré mes décrets, te suis-je toujours cher?

HÉMON.

Père, je t'appartiens. Qu'il soit ou non sévère,  
 Je cède, s'il est juste, à l'arrêt de mon père,  
 Et sacrifierai certe un hymen souhaité  
 A mon roi, si mon roi règne avec équité.

CRÉON.

Bien ! mon fils. Obéir aux volontés d'un père

Est un devoir sacré : car, sous son toit prospère,  
L'homme se plaît à voir grandir des fils soumis,  
Parce qu'ils aimeront comme lui ses amis  
Et sur ses ennemis serviront sa vengeance.  
Mais s'il mettait au jour une inutile engeance,  
Ce serait pour lui-même enfanter des tourmens,  
Et pour ses ennemis des divertissemens.  
Ainsi, que le plaisir et l'amour d'une femme,  
Fils docile, jamais ne corrompent ton âme !  
Si l'amitié perfide est le pire poison,  
Une femme méchante, horreur d'une maison,  
A qui l'on donne en vain sa vie et ses pensées,  
N'abandonne aux baisers que des lèvres glacées.  
Bannis donc de ton cœur la fille au cœur pervers,  
Et qu'elle aille chercher un époux aux enfers !  
Parce que, parmi tous, seule elle fut rebelle,  
Devant tous, je ne puis me démentir pour elle.  
Elle mourra ! qu'elle ose ou non en gémissant  
Invoquer Jupiter, gardien des droits du sang !  
Un étranger vaut mieux qu'un proche d'âme vile.  
Justice à la maison, justice dans la ville,  
Double office du prince ! et savoir le remplir,  
C'est savoir commander et savoir obéir ;  
C'est montrer sa puissance, et qu'on ne plierait guères,  
Allié rude et fort, sous l'ouragan des guerres !  
Mais honte à l'orgueilleux qui viole les lois  
Et prétend follement à gouverner les rois !  
Le maître que la ville a voulu reconnaître,  
Grand ou non, juste ou non, doit ordonner en maître.  
La désobéissance est le mortel fléau  
Qui fait la cité cendre, et la maison tombeau !  
C'est elle qui disperse et pousse à la ruine



Une armée, invincible avec la discipline.

— Donc, à nos magistrats restons soumis toujours,  
Et ne nous laissons pas vaincre par nos amours.

Le joug d'un homme est dur ; mais il serait infâme

Le joug qui nous mettrait sous les pieds d'une femme !

LE CORYPHÉE.

Si l'âge a respecté, roi, notre jugement,

Nous dirons que ta bouche a parlé sagement.

HÉMON.

Les dieux, père, ont fait don de la raison aux hommes ;

C'est notre vrai trésor à tous tant que nous sommes,

Et la raison sans doute a parlé par ta voix.

Mais d'autres yeux aussi voient juste quelquefois :

C'est mon devoir de fils d'observer pour ton compte

Ce que veut, ce que dit la foule, au blâme prompt ;

Car ton aspect fait peur à tout homme d'en bas,

Qui te dirait des mots que tu n'aimerais pas.

Mais je recueille, moi, chaque bruit qui bourdonne.

Or, toute la cité plaint la pauvre Antigone :

— Quoi donc ? à cette femme au doux front , au cœur

Pour sa belle action réserver cette mort ! [fort,

Pour n'avoir pas voulu laisser sans sépulture,

Des chiens et des vautours humaine nourriture,

Le cadavre d'un frère au Styx errant encor !

Mais ce qu'il lui faudrait, ce sont des honneurs d'or ! —

C'est ainsi que tout bas on murmure, mon père.

Moi, tout ce que je veux, c'est ton règne prospère :

Car quelle gloire au fils un père triomphant,

Et quel triomphe au père un glorieux enfant !

— Seulement ne crois pas à ta seule prudence :

Tel n'estime ici-bas que sa haute éloquence,

Son courage intrépide et son savoir profond,

Qui, mis à découvert, se trouve vide au fond.  
 L'homme, le sage ! apprend chaque jour quelque chose,  
 Et suit, sans en rougir, l'avis qu'on lui propose.  
 Vois l'arbre, quand il cède aux torrens de l'hiver,  
 Dans toute sa vigueur rester debout et fier ;  
 Quand il lutte, tomber, brisé par la racine.  
 Vois le nocher qui tend sa voile et qui s'obstine  
 A résister au vent, par l'ouragan surpris,  
 Pour tout vaisseau n'avoir bientôt que des débris. —  
 Donc, change de dessein, et calme ta colère ;  
 Car ma jeune raison, en tant qu'elle m'éclaire,  
 Me dit bien qu'on serait le premier des humains  
 Si toute la science abondait dans vos mains ;  
 Mais qu'elle n'apparaît qu'en lueurs dispersées,  
 Et qu'il la faut savoir chercher dans vingt pensées.

LE CORYPHÉE.

Prince, écoute ton fils, et toi, ton père, Hémon ;  
 Car vous parlez tous deux avec force et raison.

CRÉON.

Quoi ! soumettant, vieillard, notre âge à sa jeunesse,  
 Prendrons-nous d'un enfant des leçons de sagesse ?

HÉMON.

Qu'importe, si ce sont d'instructives leçons !  
 Ne compte pas mes ans ; mais pèse mes raisons.

CRÉON.

La révolte à tes yeux vaut-elle qu'on l'honore ?

HÉMON.

Honorer les méchants, moi ! mais je les abhorre !

CRÉON.

Antigone est pourtant méchante, assurément !

HÉMON.

Thèbes porte sur elle un autre jugement.

CRÉON.

Est-ce à Thèbe à dicter des ordres à son maître?

HÉMON.

Ce n'est pas là parler en jeune homme peut-être!

CRÉON.

Suis-je le chef suprême ou non dans la cité?

HÉMON.

Dis donc dans le palais par toi seul habité!

CRÉON.

Un autre a-t-il conquis ce pays, mon empire!

HÉMON.

Dis ce désert où nul, hormis toi, ne respire!

CRÉON.

Il défend une femme! il l'ose, devant moi!

HÉMON.

C'est toi que je défends : es-tu donc femme, ô roi?

CRÉON.

Le fils dénaturé qui blâme ainsi son père!

HÉMON.

Non pas lui : l'action indigne qu'il veut faire.

CRÉON.

Quoi! parce que je tiens à des droits glorieux?

HÉMON.

Ce n'est pas y tenir que d'outrager les dieux.

CRÉON.

Nature efféminée! âme perfide et vile!

HÉMON.

Je n'ai jamais subi de passion servile.

CRÉON.

Plaider pour cette femme est ton plus noble emploi.

HÉMON.

Je plaide pour les dieux, pour toi-même et pour moi.

CRÉON.

Tu ne l'épouseras du moins jamais en vie.

HÉMON.

Eh bien, elle mourra, — mais par d'autres suivie !

CRÉON.

Jusqu'où va ta fureur ? Nous as-tu menacé ?

HÉMON.

Je combats seulement ton projet insensé.

CRÉON.

Fou ! tu me paieras cher cette leçon, j'espère !

HÉMON.

Plus fou toi-même encor !... Mais je parle à mon père.

CRÉON.

Esclave d'une femme, assez d'affronts ainsi !

HÉMON.

Veux-tu donc parler seul sans qu'on réponde aussi !

CRÉON.

Encor ! Mais je suis roi, par Jupiter ! et compte  
Que tu vas bien pleurer ton orgueil qui m'affronte !  
Amenez la coupable, et, pour leur châtiment,  
Frappez-la sous les yeux, au bras de son amant.

HÉMON.

Sous mes yeux ! dans mes bras ! cela ne peut pas être :  
Tu ne me verras plus devant toi reparaitre,  
Non, jamais ! je te laisse accomplir ces horreurs  
Parmi les courtisans de tes lâches fureurs.

Il sort précipitamment par l'escalier de droite.

LE CORYPHÉE.

Roi, prends garde ! Il s'en va tout transporté de rage :  
La douleur d'un tel cœur est un vivant orage.

ANTIGONE.

4

CRÉON.

Qu'il aille ! ses projets , quels qu'ils soient , échoueront  
Comme ses airs de dieu ! Ces deux filles mourront.

LE CORYPHÉE.

Eh quoi ! toutes les deux ?

CRÉON.

L'avis est bon à suivre.

La sœur n'a pas touché le cadavre , et peut vivre.

LE CORYPHÉE.

Mais elle , quelle mort lui veux-tu destiner ?

CRÉON.

On va dans un lieu morne et désert l'emmenner,  
Et l'enfouir vivante en un rocher sous terre,  
N'y laissant d'alimens que la part nécessaire  
Pour satisfaire encore à l'expiation  
Et garder la cité de profanation.  
Et qu'elle adjure là Pluton , le dieu qu'elle aime,  
De prolonger ses jours , — qu'elle l'obtienne même !  
Ou qu'elle sache alors qu'ils ne vous sauvent pas ,  
Les stériles honneurs rendus aux dieux d'en bas !  
Il sort.

---

## VIII.

### TROISIÈME STASIMON.

#### LE CHOEUR.

STROPHE.

Invincible Amour , qui te joues  
Des maîtres au cœur violent,  
Qui pour trône choisis les joues  
De la jeune fille au teint blanc,

Qui prends, qu'on rie ou bien qu'on pleure,  
 Lançant tes traits sans savoir où,  
 Les dieux à jamais, l'homme une heure !  
 (Amoureux, c'est-à-dire fou !)

## ANTISTROPHE.

Par toi, la sagesse sévère  
 Dans le crime aussi peut glisser !  
 Ce fils pieux, ce noble père,  
 Pour toi, viennent de se blesser.

Les doux cils d'une jeune belle,  
 Plus forts que les rois méconnus,  
 Changent la loi même en rebelle.  
 — O jeux terribles de Vénus !

Entre par le fond Antigone enveloppée d'un long voile gris.  
 Elle est gardée par quatre esclaves dont l'une porte un panier recouvert d'un drap et une cruche d'eau.

Voici qu'à cette heure moi-même  
 Je blâme le décret suprême,  
 Quand s'éteint un si pur flambeau,  
 Et quand la charmante Antigone  
 S'avance, d'un cœur qui frissonne,  
 Vers le lit commun, le tombeau.

## IX.

## QUATRIÈME ÉPISEDE.

LE CHOEUR, ANTIGONE ; *plus tard*, CRÉON.

ANTIGONE, *au chœur*.

Vous me voyez marcher, anciens de ma patrie,  
 Dans mon dernier chemin ;

Car je ne dois pas vivre à la clarté chérie  
Du soleil de demain.

Le sourd Pluton, vivante et vierge, me réclame ;  
Les enfers sont jaloux !

J'aurai des chants de mort pour tout épithalame,  
Et le Styx pour époux !

LE CHOEUR.

Oui, mais la louange et la gloire  
Vont te suivre dans la nuit noire ;  
Tu t'épargnes le joug du fer,  
La souffrance et la maladie ;  
C'est vivante, libre et hardie  
Que tu descendras dans l'enfer.

ANTIGONE.

Je sais comment périt la fille de Tantale  
Au Sipylus altier :

Le roc, lierre assoupli, d'une robe fatale  
Prend son corps tout entier ;

Son front s'est couronné d'une neige éternelle ;  
L'eau de ses pleurs en sort

A longs flots sur son sein... Et moi, le sort comme elle  
Sous la pierre m'endort.

LE CHOEUR.

Mais quand ton destin se consomme,  
Il nous rappelle, radieux,  
Dans la mortelle enfant d'un homme  
La déesse fille des dieux.

ANTIGONE.

Ils me raillent, dieux bons ! — Pour ~~quo~~ leur moquerie  
Quand je respire encor ?

O Thébains renommés pour vos chars ! O patrie !  
Dircé, source aux flots d'or !

Bois, — à défaut d'amis ! voyez : la lourde pierre  
 Va peser sûr mon corps.  
 Dans l'horrible prison je descends, étrangère  
 Aux vivans comme aux morts.

LE CHOEUR.

Ta témérité s'exaspère  
 Et se heurte violemment  
 A la justice, c'est ton père  
 Qui t'a valu ton châtement.

ANTIGONE.

Ah ! c'est là mon tourment la faute paternelle,  
 Et la fatalité  
 Des fils de Labdacus ! O noce criminelle !  
 Affreuse hérédité  
 Qui des incestueux descend jusqu'à leur fille,  
 Et la fait tant souffrir !  
 Mon frère, ton hymen me privait de famille,  
 Ta mort me fait mourir !

LE CHOEUR.

Agir pieusement peut-être  
 Est pieux. Mais il faut d'abord  
 Respecter le pouvoir du maître :  
 C'est ton courroux qui fait ta mort.

ANTIGONE.

Sans époux, sans amis, je descends dans la pierre.  
 Astre au regard sacré,  
 Tu vas fermer pour moi ta divine paupière.  
 Et nul n'aura pleuré!...

Entre Créon.

CRÉON, *aux Gardes.*

Ne savez-vous donc pas que ce chant funéraire  
 N'aura jamais de fin si la coupable espère ?



Mais maintenant, selon mon ordre souverain,  
 Traînez-la tout de suite au tombeau souterrain,  
 Et là, laissez-la seule et fermez-en l'entrée ;  
 Puis, qu'elle y meure, ou bien qu'elle y vive enterrée !  
 Nous demeurerons purs de son sang, et ses yeux  
 Ne regarderont plus la lumière des cieus.

## ANTIGONE.

Tombeau ! mon lit de noce, ô couche souterraine  
 Où, pour n'en plus sortir, la pâle mort m'entraîne !  
 Je vais donc retrouver chez les mânes flétris  
 Ce grand nombre des miens que Proserpine a pris,  
 Et dont, avant mon jour, par un coup déplorable,  
 Je péris la dernière et la plus misérable !  
 Mais, entre autres, j'emporte en partant cet espoir  
 Que mon père sera bien content de me voir,  
 Et toi, ma mère, et toi, chère tête d'un frère !  
 Mes mains vous ont payé le tribut funéraire,  
 La tombe et les honneurs, et c'est pour avoir mis  
 La terre nécessaire à tes mânes amis,  
 Mon, frère, qu'aujourd'hui j'ai cette récompense !  
 — Pourtant je t'honorais, pour tout homme qui pense.  
 Certes, mère, ou voyant pourrir mon mari mort,  
 J'aurai subi l'arrêt sans tenter cet effort ;  
 Car la source du sang n'est pas alors tarie :  
 On a d'autres enfans, et l'on se remarie.  
 Mais comment retrouver un frère, sans parens ?  
 Eh bien ! c'est pour l'honneur que dès lors je te rends  
 Que Créon m'a trouvée à ce point criminelle  
 Et dans le mal hardie, ô tête fraternelle !  
 Maintenant il me traîne à la mort de sa main,  
 Sans connaître le lit nuptial, ni l'hymen,  
 Ni le mari chez qui notre destin s'achève,

Ni ce charmant espoir d'un enfant que j'élève !  
 Seule, sans un ami qui protège mon corps,  
 Voilà que je descends vivante chez les morts.  
 Quel dieu prier ? — Quel est le crime que j'expie ?  
 C'est pour ma piété qu'on me traite en impie !  
 Si ma mort semble aux dieux méritée en effet,  
 Je consens à subir les suites d'un forfait.  
 Sinon, je ne veux pas que Créon pour sa peine  
 Tombe dans une main plus dure que la sienne !

LE CORYPHÉE.

Le même ouragan de courroux  
 Pleure et gronde encor dans son âme.

CRÉON.

Allons, emmenez donc l'infâme,  
 Vous, gardes, ou malheur à vous !

ANTIGONE.

Ah ! dieux ! c'est ma mort qu'il prononce !

CRÉON.

Crois-tu que ma haine y renonce ?  
 Et n'as-tu pas prévu ses coups ?

ANTIGONE.

O Thèbes, ma ville chérie !  
 O dieux sacrés de la patrie !  
 Ils m'entraînent, sourds à ma voix !  
 O chefs ! approuvez-vous la rage  
 Qui flétrit d'un pareil outrage,  
 Pour son religieux courage,  
 La dernière fille des rois ?...

Elle se jette tantôt aux pieds du chœur, tantôt sur les marches de l'autel, pleurant, sanglotant, criant.

## X.

## QUATRIÈME STASIMON.

## LE CHOEUR.

## STROPHE I.

A ton sort réservée,  
 Danaë fut privée  
 Du céleste flambeau,  
 Et, dans l'airain captive,  
 Descendit toute vive  
 Au fond de son tombeau.

Et pourtant sa famille,  
 O ma fille, ma fille!  
 Brillait, et, grand trésor,  
 Le roi des dieux qui l'aime  
 Venait, la veille même,  
 De l'ensemencer d'or.

Mais le sort est le maître.  
 Quoi qu'il semble permettre,  
 Ni trompe des chemins,  
 Ni Mars, ni tours encore,  
 Ni noir vaisseaux sonore,  
 Rien n'est hors de ses mains.

## ANTISTROPHE I.

Il eut ce qu'on te donne,  
 Cet âpre roi d'Édone !  
 Bacchus, contre lequel  
 Sa fureur s'exaspère,  
 L'ensevelit sous terre  
 Dans un rocher cruel.

De toute faute humaine  
 Découle ainsi la peine.  
 Il apprit en ce lieu,  
 Repentant de sa rage,  
 Quel imprudent outrage  
 C'est d'offenser un dieu !

Car il avait sans crainte  
 Éteint la flamme sainte,  
 Troublé dans leurs transports  
 Les Bacchantes confuses,  
 Et courroucé les Muses,  
 Amantes des accords.

## STROPHE II.

Près de la roche blanche,  
 Par qui le flot se tranche,  
 Sur le rivage en fleurs  
 Que le Bosphore presse,  
 Souviens-toi, dans tes pleurs,  
 De qui le Salmydesse,  
 Où Mars est respecté,  
 A vu la cécité.

La mâtresse effrénée  
 Des deux fils de Phinée  
 Les frappait sans remord,  
 Et de ses mains subites,  
 Versant un noir de mort  
 Sur leurs tristes orbites,  
 Y plongeait à-la-fois  
 Sa navette et ses doigts !

## ANTISTROPHE II.

La peine de leur mère

## ANTIGONE.

Doublant leur peine amère,  
Ils pleuraient à présent  
La noce regrettée.

— Leur mère était du sang  
De l'antique Erechtee!  
Elle était mon enfant,  
Fille du dieu du vent!

Nourrie en des retraites,  
Au milieu des tempêtes,  
Son pied vif courait mieux  
Qu'un cheval sur la glace,  
Haute et fière des dieux  
Dont elle était la race! —  
Mais, ô mon enfant, rien  
N'émeut le sort ancien.

Les Gardes entraînent Antigone malgré ses cris.

—

## X I.

## CINQUIÈME ÉPISEDE.

LE CHOEUR, CRÉON, TIRÉSIAS, *amené par un enfant.*

TIRÉSIAS.

Vous tous, princes thébains, salut. Salut, ô roi.  
J'arrive avec l'enfant dont les yeux voient pour moi;  
Car l'aveugle a besoin d'une main qui le guide.

CRÉON.

Que veut Tirésias, le prophète rigide?

TIRÉSIAS.

C'est ce que je vais dire, et toi, crois au devin.

CRÉON.

M'as-tu jamais transmis tes oracles en vain ?

TIRÉSIAS.

C'est ce secret qui fait réussir ta puissance.

CRÉON.

Je l'avoue, et tout haut avec reconnaissance.

TIRÉSIAS.

Fort bien, mais te voici sur le tranchant du sort.

CRÉON.

Quoi donc ? Ta seule voix m'épouvante d'abord.

TIRÉSIAS.

Alors écoute ici ce que mon art présage.

— Sur la chaise augurale assis, selon l'usage,  
 Au milieu des oiseaux, soudain je les entends,  
 Avec un bruit étrange et des cris éclatans,  
 Ardents d'aile et de bec, se déclarer leurs guerres,  
 Et puis se déchirer de leurs sanglantes serres.  
 J'interroge aussitôt, pris d'un effroi mortel,  
 Le sacrifice offert sur le feu de l'autel :  
 — Au lieu de flamme vive, une vapeur noirâtre ;  
 Les chairs, fumée et cendre, en sifflant souillent l'âtre ;  
 Les entrailles au vent se perdent dans les airs,  
 Et les cuisses sans fiel ont leurs os découverts. —  
 C'est l'enfant que voici qui disait à mesure  
 Ces oracles affreux de la victime obscure,  
 Car il voit pour moi, lui, — comme je vois pour tous.  
 — Roi, ces maux menaçans viennent de ton courroux :  
 Aux autels, aux foyers, partout ! traînent les restes  
 Du fils d'OEdipe mort, semés, débris funestes,  
 Par les cruels repas des chiens et des corbeaux.  
 Et les dieux disent non à nos dons les plus beaux,  
 Aux feux du sacrifice, à la douce prière !

Et les cris de l'oiseau, dont la soif meurtrière  
 A bu le sang humain, ne se comprennent plus.  
 Ah! songes-y, mon fils! car l'erreur et l'abus [trompe,  
 Nous sont communs à tous; mais quand l'homme se  
 S'il n'est fou, s'il ne veut que son bonheur se rompe,  
 Si l'orgueil obstiné n'aveugle point ses pas,  
 Il répare sa faute et n'y persiste pas.  
 Donc, entre un mort et toi laissant la haine sombre,  
 Épargne ce cadavre et fais grâce à cette ombre!  
 C'est mon zèle qui vient te conseiller ici,  
 Et le conseil utile est doux à suivre aussi.

CRÉON.

Vielliard! vos traits à tous, archers adroits et lâches,  
 M'ont pris pour but! Toujours, par tes avis, tu tâches  
 De troubler mes desseins! Je ne suis entouré  
 Que de ceux qui vingt fois m'ont vendu, m'ont livré!  
 Soit! trafiquez, ayez tout l'électrum de Sardes,  
 Tout l'or indien, — mais non ce corps, — moi, je le  
 L'aigle de Jupiter, plus vil que les corbeaux, [garde!  
 Jusqu'à l'Olympe irait en porter les lambeaux,  
 Et traînerait chez vous, dieux purs, la trace impure,  
 Que, pour vous épargner une infâme souillure,  
 Je ne laisserais pas ensevelir ce mort!  
 O vieux Tirésias! le mortel le plus fort  
 Tombe souvent bien bas quand un peu d'or l'engage  
 A tenir avec pompe un ignoble langage!

TIRÉSIAS.

Hélas! quel homme peut savoir et deviner...

CRÉON.

Quoi? ce début commun, où veut-il nous mener?

TIRÉSIAS.

A quel point le premier des biens, c'est la prudence?

CRÉON.

Ajoute, et le dernier des maux, l'imprévoyance!

TIRÉSIAS.

C'est de ce mal pourtant que tu périras, ô roi.

CRÉON.

Si je ne respectait l'ancien prophète en toi!...

TIRÉSIAS.

Et tu soutiens qu'il ment ! le respect est bizarre!

CRÉON.

La race des devins est une race avare !

TIRÉSIAS.

Et celle des tyrans âpre au gain mal gagné.

CRÉON.

Tu parles, sais-tu bien, à ton roi couronné?

TIRÉSIAS.

Je le sais, — c'est de moi qu'il tient cette couronne!

CRÉON.

Ton esprit est méchant si ta science est bonne.

TIRÉSIAS.

Ah ! tu vas me contraindre à tout te révéler !

CRÉON.

Parle, si l'intérêt ne te fait pas parler.

TIRÉSIAS.

L'intérêt ! c'est le tien que mon zèle veut prendre.

CRÉON.

Sache que ma raison n'est pas encore à vendre.

TIRÉSIAS.

Et toi, sache à ton tour qu'avant que le soleil

Laisse en notre horizon la nuit et le sommeil,

Tu verras succomber le fils de tes entrailles,

Et, payant mort pour mort, suivras ses funérailles.

— Envoyer aux enfers des vivans, enfermer



Une âme en un tombeau, ne pas faire inhumer  
 Un cadavre flétri contre les droits des mânes,  
 Ce sont des actions affreuses et profanes  
 Qu'un dieu n'oserait pas, — qui ne t'ont pas fait peur !  
 Mais, pour te châtier, sous un calme trompeur,  
 S'apprêtent, chez les dieux et Pluton, les Furies,  
 Et le sort te rendra bientôt tes barbaries.

— Voilà ce que le gain me pousse à déclarer !

Oui, qu'un peu de temps passe, et tu verras pleurer  
 Dans ton palais en deuil les hommes et les femmes,  
 La révolte grandir dans tes villes en flammes,  
 Et mille maux venger nos foyers, nos autels,  
 Pleins de corps, et souillés des miasmes mortels  
 Et des lambeaux sanglans que sèment sur leur voie  
 Les chiens et les vautours et les bêtes de proie.

— Tels sont, prince outrageux, les traits qu'archer ven-  
 Le courroux du devin lance droit à ton cœur, [geur,  
 Et dont tu sentiras la blessure mordante. —

Pour nous, enfant, rentrons. Que sa colère ardente  
 Frappe les jeunes gens; ou bien, que sa fierté  
 S'instruise à la douceur, sa rage à la bonté.

Il sort avec l'enfant.

LE CORYPHÉE.

Le vieillard laisse, ô roi, de sombres prophéties !  
 Et nous n'avons pas vu les siennes démenties  
 Dans tous ces jours, tantôt rapides, tantôt lents,  
 Où nos cheveux si noirs sont devenus tout blancs.

CRÉON.

Oh ! oui, j'ai peur ! Cet homme, est-il rien qu'il ignore ?  
 Je ne veux pas céder, mais je veux moins encore  
 Que ma fermeté cause un malheur cependant !

LE CORYPHÉE.

O fils de Ménéécée ! ô Créon ! sois prudent.

CRÉON.

Eh bien ! j'obéirai, Parle, que faut-il faire ?

LE CORYPHÉE.

Faire sortir la sœur de sa tombe sous terre,  
Et donner au plus vite au frère un monument.

CRÉON.

Est-ce là ton avis ? dois-je céder vraiment ?

LE CORYPHÉE.

Oui, sur-le-champ. Elle aime à tomber bien soudaine  
La justice des dieux sur l'injustice humaine !

CRÉON.

Révoquer mon arrêt quand je reste irrité !  
Mais qui peut tenir tête à la nécessité ?

LE CORYPHÉE.

Va donc ! et charge-toi seul de soins aussi graves.

CRÉON.

Je cours. Absent, présents, venez, venez, esclaves !  
A la montagne tous ! Hâtez-vous, hache en main !  
Je vais vous en montrer moi-même le chemin.  
Je veux seul, puisqu'ainsi la sentence est changée,  
Faire tomber les fers dont seul je l'ai chargée.  
Ah ! peut-être trop tard, à présent je le vois,  
Le plus sage est de vivre en observant les lois.  
Il sort précipitamment avec sa suite.

---

## XII.

### CHOEUR DE DANSE.

#### LE CHOEUR.

##### STROPHE I.

Dieu que sous cent noms on publie,

## ANTIGONE.

Gloire de Cadmus rayonnant,  
 Ami de l'illustre Italie,  
 Fils du grand Jupiter tonnant !  
 Toi qu'en sa fête universelle  
 Éleusis avec Cérès mêle !  
 Bacchus ! qu'attache à son beau ciel  
 Thèbes, la ville des bacchantes,  
 Parmi les querelles fréquentes  
 Des enfans du dragon cruel !

## ANTISTROPHE I.

C'est à toi l'ardente fumée  
 Du double mont où saintement  
 Se répand ta troupe enflammée  
 Vers Castalie au flot charmant !  
 Et, tout à coup, avec ses lierres,  
 Avec ses vignes familières,  
 Le mont Nisa, pris par ta voix,  
 T'accompagne dans ta visite,  
 Quand, avec les chants de ta suite,  
 Tu daignes visiter nos toits !

## STROPHE II.

Car, mieux qu'ailleurs, ici  
 Tu te plais, comme aussi  
 Ta mère foudroyée.  
 Donc, quand ce fléau prend  
 Cette ville effrayée,  
 Viens d'un pied rassurant,  
 Et franchis le Parnasse  
 Ou l'onde et sa menace.

## ANTISTROPHE II.

Les astres du ciel bleu

Par toi soufflent le feu.  
 Maître des chœurs nocturnes,  
 Viens! amène aux échos  
 De nos nuits taciturnes  
 Tes filles de Naxos  
 Dont la joie effrénée  
 Chante leur roi Lénée!

—  
 XIII.

E X O D E.

LE CHOEUR, UN MESSAGER; *puis*, EURYDICE;  
*et, plus tard*, CRÉON *et* UN SERVITEUR.

LE MESSAGER, *entrant*.

O vous, concitoyens de l'antique Cadmus,  
 Habitans de ces murs par Amphion émus,  
 Il n'est aucun vivant que j'exalte ou rabaisse,  
 Tant la fortune fait monter et choir sans cesse!  
 Nul devin ne connaît le sort qui nous attend.  
 Car j'enviais Créon jusques à cet instant :  
 La terre de Cadmus, d'ennemis délivrée,  
 Et le sceptre reçu de toute la contrée,  
 Témoignaient hautement de sa force, et son sang  
 Florissait généreux. Tout est mort à présent!  
 Car je trouve pour moi que, quand le deuil le navre,  
 Un homme ne vit plus et n'est plus qu'un cadavre!  
 Emplis d'or ta maison jusqu'en ses profondeurs,  
 Et que ta vie éclate en royales splendeurs;  
 Si la joie a quitté ta maison renommée,  
 Le reste ne vaut pas l'ombre d'une fumée.

LE CORYPHÉE.

Quel autre exemple as-tu de ces destins mouvans ?

LE MESSAGEUR.

Ils viennent de mourir, tués par les vivans !

LE CORYPHÉE.

Quels sont ceux qui sont morts ? et qui les tue ? achève.

LE MESSAGEUR.

En ce moment, Hémon sanglant meurt sous son glaive.

LE CORYPHÉE.

De la main de son père ou de sa propre main ?

LE MESSAGEUR.

De la sienne, indigné qu'on rompît son hymen.

LE CORYPHÉE.

Ta menace, ô devin, se réalise vite !

LE MESSAGEUR.

Mais quand le mal est fait, prévenons-en la suite.

LE CORYPHÉE.

C'est sa mère, la reine, Eurydice, qui sort.

Vient-elle par hasard, ou sait-elle son sort ?

EURYDICE, *entrant avec ses femmes.*

O citoyens ! j'entends vos clameurs funéraires

Comme j'allais porter à Pallas mes prières.

Je repousse aussitôt la porte avec stupeur,

Un cri de deuil me frappe, — et je tombe de peur.

Les maux dont vous parlez, je viens les mieux entendre.

Il n'est pas de malheur qui puisse me surprendre.

LE MESSAGEUR.

Moi, maîtresse, témoin de ta calamité,

Je te raconterai toute la vérité ;

Car, pourquoi déguiser un événement triste

Qui vous démentira ? c'est le vrai qui persiste.

Je suivais ton mari vers le tertre incliné

Où gisait Polynice, aux chiens abandonné.  
Nous apaisons Pluton et les mains sépulcrales  
De la triple déesse, et, baignant d'eaux lustrales  
Ce qui reste du corps, nous faisons un bûcher  
Avec des rameaux verts que l'on vient d'arracher.  
Puis, quand le sol natal s'élève sur sa fosse,  
Nous cherchons à grands pas l'inferral lit de noce  
Où la vierge enterrée a la mort pour mari.  
Soudain quelqu'un de loin entend sortir un cri  
De l'étrange tombeau qui n'a pas dû connaître  
Les suprêmes honneurs. On court le dire au maître.  
Un noir pressentiment à cette voix le prend  
Tandis qu'il s'en approche ; et, criant et pleurant :  
— Hélas ! pensé-je juste ? et, parmi tant de routes,  
Ai-je donc aujourd'hui pris la pire de toutes ?  
C'est la voix de mon fils qui m'appelle ! Vous tous,  
Courez vite ; et, forçant l'entrée, assurez-vous  
Si c'est mon fils Hémon de qui j'entends les plaintes,  
Ou si les dieux vengeurs s'amuse de mes craintes ! —  
Émus de ses sanglots et de son deuil profond,  
Nous courons à la tombe, et les voyons au fond,  
La vierge, à sa ceinture où son col blanc s'enlace,  
Pendue ! et lui, pleurant, sur son corps qu'il embrasse,  
Ses noces qu'une mort violente accomplit,  
La dureté d'un père, et le deuil de son lit.  
A cet aspect, le roi gémit, et court, et crie :  
— Qu'as-tu fait ? tu te perds ! Sors, mon fils, je t'en prie ! —  
Mais Hémon, lui lançant un regard de dédain,  
Lui crache à la figure, et, sans un mot, soudain  
Tire sa double épée, — et comme alors le père  
Recule et se soustrait aux coups de sa colère,  
Le malheureux enfant détourne sa fureur,

Et de son propre glaive il se perce le cœur.  
 Puis, respirant encore, il prend sa fiancée  
 Et serre ses doux bras d'une étreinte glacée,  
 Et, de son dernier souffle encore l'embrassant,  
 Rend sur ses beaux yeux clos la vie avec le sang.  
 Le voilà couché mort près de sa femme morte,  
 Marié par Pluton, à l'inférieure porte.  
 Triste exemple qui doit nous démontrer à tous  
 Le danger de vouloir rompre ainsi tous les jougs !  
 Eurydice reste un moment immobile, puis se voile la figure  
 et sort sans dire un mot.

LE CORYPHÉE.

Que faut-il augurer? Elle s'est éloignée  
 Sans dire une parole amère ou résignée.

LE MESSAGER.

Je tremble. Mais croyons que son deuil ne veut pas  
 S'étaler, et qu'avec ses femmes de ce pas  
 Elle s'en va pleurer. C'est une reine sage  
 Et qui sait bien comment un malheur s'envisage.

LE CORYPHÉE.

Je ne sais. Dans ces coups qui font tant de débris,  
 Je crains le grand silence autant que les grands cris.

LE MESSAGER.

Entrons vite et tâchons que nos conseils l'apaisent,  
 Car je crains comme toi les douleurs qui se taisent.  
 Au moment où le messager sort par le fond, entre avec les  
 gardes Créon portant dans ses bras le cadavre de son fils.

LE CHOEUR.

Dieux ! n'est-ce pas Créon qui s'avance? C'est lui,  
 Qui dans ses tristes mains porte un témoin terrible;  
 Mais, si l'on peut le dire en ce moment horrible,  
 C'est son tort qu'il expie, et non le tort d'autrui.

CRÉON, à genoux devant le corps d'Hémon.

Ha! d'une sagesse insensée  
Torts mortels! espoirs décevans!  
O démence de ma pensée!  
— Vous qui voyez, l'âme écrasée,  
Les pères tuer les enfans!

O raison à terre abattue!  
Une mort si jeune! ho! ho! — Quoi!  
Ta bouche, ô fils! mon fils! s'est tue?  
Celui dont la rage te tue,  
C'est ton père, ce n'est pas toi!

LE CHOEUR.

Tu reconnais trop tard la justice divine.

CRÉON.

Ho! c'est un dieu qui me foudroie!  
Oui, c'est un dieu qui de ses mains  
M'a mis dans ma sauvage voie,  
Hélas! foulant du pied ma joie!  
Malheur! malheur! — O plans humains!

UN SERVITEUR, *entrant.*

O maître! en cet état, et dans cette ruine,  
Et tenant dans tes mains les malheurs que je voi,  
Tu vas venir trouver d'autres malheurs chez toi.

CRÉON.

Quels maux feront jamais cette douleur plus forte?  
Quel deuil encor me peut toucher?

LE SERVITEUR.

Ta femme est morte!  
La mère de ce mort s'est, d'un sombre dessein,  
Enfoncé tout-à-l'heure un glaive dans le sein.



CRÉON.

Ha ! port de Pluton qui m'attire,  
 Pourquoi moi ? pourquoi sombre port,  
 Ce nouveau coup qui me déchire !  
 Et toi, qu'as-tu donc à me dire ?  
 Ho ! tu viens de tuer un mort !

Que dis-tu ? que la destinée,  
 Enfant, répond à mes défis ?  
 Ho ! ho ! qu'à ma perte acharnée,  
 La mort, dans la même journée,  
 Me prend ma femme après mon fils ?

LE CHŒUR.

Tes yeux peuvent la voir, car voici qu'on l'apporte.  
 La porte du fond s'ouvre et on voit le corps d'Eurydice étendu  
 devant la statue de Minerve.

CRÉON.

Ho ! l'autre ! — O destinée amère,  
 A qui de mourir à présent ?  
 Ici le fils, et là la mère !  
 Hélas ! hélas ! gloire éphémère !  
 Ma pauvre femme ! hélas ! mon sang !

LE SERVITEUR.

C'est auprès de l'autel que, désolée et forte,  
 D'un seul coup, se perçant le cœur avec effort,  
 Elle a soudain fermé ses yeux tout noirs de mort,  
 Après avoir pleuré le trépas si contraire  
 De son fils Mégaree et le trépas du frère,  
 Et t'avoir aussi, toi, dévoué tout entier  
 Aux vengeances d'en bas, comme leur meurtrier !

CRÉON.

Ho ! ho ! j'ai peur ! mon sort s'achève.  
 Nul de vous, voyant ma douleur,

Ne me perce-t-il de son glaive ?  
Hélas ! les coups n'ont pas de trêve ,  
Et je suis pris dans le malheur !

LE SERVITEUR.

Elle t'a plusieurs fois, dans l'agonie amère,  
Nommé le meurtrier du fils et de la mère.

CRÉON.

Comment est-elle morte ?

LE SERVITEUR.

En se frappant, d'abord  
Qu'elle a su de quel coup son enfant était mort.

CRÉON.

Emportez-moi. — Tout ce que j'aime !  
J'embrasse ne souhaiterai  
A mes plus grands ennemis même  
Ce que j'endure. O tête blême ,  
C'est moi qui te tue, oh ! c'est vrai !

LE CHOEUR.

Oui, va-t'en. S'il se peut qu'une chose le fasse,  
Cela va te calmer. Le mal de loin s'efface.

CRÉON.

Qu'il vienne ! qu'il vienne, — ma peine  
L'implore et le veut aujourd'hui, —  
Le jour où je romprai ma chaîne !  
Oh ! vite ! qu'il vienne, qu'il vienne,  
Et que je finisse avec lui !

LE CHOEUR.

Ceci, c'est pour plus tard ; le présent te réclame !  
Laisse à ceux qui les ont l'avenir et la mort.

CRÉON.

Le souhait que je fais est le fond de mon âme !

LE CHOEUR.

Ne fais pas de souhaits ! Ni le fer, ni la flamme  
Ne nous sauvent des maux envoyés par le sort.

CRÉON.

Où se peut-il que je m'arrête ?  
C'est par moi que mon fils est mort .  
Et que ta tombe, ô femme ! est prête.  
Je sens désormais sur ma tête  
Peser les pieds d'airain du sort.

On emmène Créon.

LE CHOEUR.

Le secret d'être heureux est d'abord d'être sage ;  
C'est, après, d'honorer les dieux aux traits frappans,  
Les superbes esprits qui, raillant tout présage,  
Lèvent contre les dieux l'orgueil de leur visage  
Apprennent la sagesse à leurs propres dépens.

FIN.